Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 24 (1891)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

ED. REUSS. — HISTOIRE DES SAINTES ECRITURES DE L'ANCIEN TESTAMENT. Seconde édition[1].

Nous avons rendu compte ici même, il y a neuf ans, de la première édition de cette œuvre magistrale. C'est une preuve de sa haute valeur et de son intérêt exceptionnel que, malgré son volume considérable et l'originalité de son plan, qui la rendent peu propre à servir de manuel, elle ait paru, peu de temps avant la mort de son vénérable auteur, en seconde édition.

Cette nouvelle édition, bien qu'« augmentée et améliorée » ne diffère pas essentiellement de la première. La disposition générale est la même. Il n'a rien été changé au nombre des paragraphes. Le texte même de ces derniers n'a guère été modifié. Le seul changement apporté à l'ordre suivi dans l'édition primitive concerne le livre de Daniel : du commencement de la quatrième période, celle des légistes ou scribes, il a été transporté à la fin de la troisième, celle des prêtres ; ce qui n'implique d'ailleurs aucune modification quant à la date assignée à cette apocalypse. Les « augmentations » et « améliorations » ont porté sur les notes en plus petit caractère qui font suite au texte de chaque paragraphe. La comparaison des deux éditions prouve que l'auteur s'est tenu au courant des travaux publiés depuis 1881, spécialement en ce qui concerne la question de l'Hexateuque, l'étude de la littérature prophétique et le synchronisme de l'histoire assyrienne. Elle montre aussi que, à l'égard de

[1] *Die Geschichte der heiligen Schriften Alten Testaments entworfen* von Eduard Reuss. Zweite vermehrte und verbesserte Ausgabe. Braunschweig, C. A. Schwetschke und Sohn, 1890. XVII et 780 p. Prix : 15 marcs.

la récente évolution faite par certains savants en matière de critique des écrits prophétiques, M. Reuss avait pris une attitude plus que réservée. C'est ainsi qu'aux éclaircissements faisant suite au § 258, le premier des paragraphes relatifs à la théologie des prophètes, il a ajouté l'alinéa que voici :

« Dans ces derniers temps, la tâche (celle de retracer le développement de cette théologie) est devenue encore plus ardue. La critique prétend que nous ne possédons les écrits prophétiques que dans une édition remaniée, ayant eu pour but de faire disparaître les divergences, et on se fait fort d'en fournir la preuve à l'endroit d'un grand nombre de passages, de versets et de mots. Les Français sont plus conséquents. Ils ne font naître la littérature prophétique, voire la littérature hébraïque tout entière, qu'aux derniers siècles avant Jésus-Christ. Il n'y a, disent-ils, rien qui soit antérieur à l'exil. J'avoue que la nature m'a refusé et la sagacité des premiers et l'audace des seconds. »

On le voit, ni les travaux de M. Stade et de ses imitateurs, ni ceux de MM. Havet et Vernes n'ont eu le don de le convaincre de la « modernité » de nos livres prophétiques. Même des résultats beaucoup moins contestables de la critique, par exemple ceux qui regardent la seconde partie du livre de Zacharie, n'ont pas réussi à obtenir son approbation. Il a persisté à attribuer ces six chapitres à deux auteurs distincts, antéexiliques l'un et l'autre, et à les placer l'un (chap. IX-XI) au huitième siècle, l'autre (chap. XII-XIV) au septième. En ce qui concerne l'Hexateuque, M. Reuss se plaît à constater dans une note ajoutée à l'important § 68 (Moïse législateur), que M. Dillmann, par la manière dont il caractérise le Code sacerdotal, lui concède l'essentiel. « Quant à la question de date, pense-t-il, on peut tranquillement s'en remettre à la pyschologie. Faire remonter le Code sacerdotal au delà des prophètes reviendrait, à vrai dire, à placer le canon romain de la messe avant le sermon sur la montagne. »

Quoi qu'il en soit des résultats auxquels M. Reuss a cru devoir s'arrêter quant à l'âge des divers écrits bibliques, et malgré le caractère à bien des égards subjectif de cette *Histoire*, le livre que nous annonçons restera comme œuvre d'art non moins que comme œuvre de science. C'est bien le cas, en parlant de ce testament scientifique de l'éminent professeur de Strasbourg, de cette dernière production de sa plume savante et féconde, de dire : *Finis coronat opus.*

H. V.

K. FURRER. — LA CONFESSION DE FOI DES EGLISES D'OCCIDENT [1].

A qui nous eût dit, il n'y a que peu d'années, qu'un des représentants les plus autorisés du libéralisme théologique et ecclésiastique de la Suisse allemande prendrait fait et cause pour le « Symbole apostolique, » nous aurions répondu sans aucun doute par le plus incrédule des sourires. Cette chose incroyable est pourtant arrivée et nous en avons la preuve sous les yeux.

Inutile de dire que l'éloquent et sympathique pasteur de Zurich ne conteste aucun des résultats avérés de la critique historique en ce qui concerne l'origine de ce vénérable document. Son but est de montrer comme quoi et en quel sens le symbole a une valeur durable, une signification qui demeure la même pour tous les temps. « Bien comprise, dit-il, cette antique confession de foi de l'Eglise occidentale peut et doit être reconnue, encore aujourd'hui, comme vérité par quiconque a reçu en lui quelque chose de la vie de Jésus-Christ. C'est avec une sagesse admirable que l'Eglise a condensé dans ces douze courts articles le principal de la vraie foi chrétienne et qu'elle a ainsi créé un joyau dont chaque fragment possède une valeur incomparable » Et ailleurs : « Ce n'est pas pour satisfaire un besoin scientifique que les chrétiens d'autrefois ont créé leur confession de foi, c'est en partant de l'expérience de leur vie intime. Aussi, pour l'interpréter, faut-il partir de l'expérience chrétienne, qui est la même dans tous les siècles, » quelque variables que soient les formules et les signes par lesquels elle cherche à s'exprimer. Pour pouvoir continuer à dire avec les auteurs du symbole : « Je crois, » il suffit que le chrétien moderne pénètre au travers de la lettre jusqu'à l'idée, la vérité, la réalité religieuse à laquelle la vieille formule sert d'enveloppe symbolique ou parabolique.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette interprétation spiritualisante, ne voulant pas déflorer la jouissance et, nous ne craignons pas de le dire, la réelle édification que la brochure de M. Furrer procurera à ceux de nos lecteurs qui la prendront en

[1] *Das Glaubensbekenntniss der abendländischen Kirchen, genannt das apostolische Symbolum.* Nach seiner bleibenden Bedeutung betrachtet von Dr K. Furrer, Pfarrer, Professor der Theologie an der Hochschule Zurich. — St.-Gall, Huber et Cie. 1891, 48 p.

main. Ce n'est pas que les développements dans lesquels l'auteur entre sur quelques-uns des articles historiques du symbole soient au-dessus de toute contestation. Chacun ne sera pas satisfait, par exemple, de ce qu'il dit de l'article de la résurrection du Seigneur. Tous ceux qui applaudiront à ses remarques sur l'insuffisance de la fameuse hypothèse qui ne voit dans cette résurrection qu'une vision subjective, une illusion d'optique, ne seront pas également d'accord pour s'approprier l'explication par laquelle il cherche à se rendre compte du caractère objectif de l'apparition du Sauveur vivant à ses disciples. Mais ce que la plupart, sinon tous, apprécieront avec nous, c'est l'inspiration profondément religieuse de cet essai, c'est la chaleur communicative du langage, c'est surtout l'intention irénique qui a mis à M. Furrer la plume à la main. Il croit fermement à la possibilité d'amener à une unité supérieure les diverses tendances, en apparence si opposées, qui coexistent au sein de nos Eglises, pour peu que l'on veuille bien se concentrer sur ce qui constitue la substance de la foi au Dieu et Père de Jésus-Christ et, en lui, notre Père.

V. R.

Le mouvement moral américain[1].

Il est des gens chez lesquels la religion a tué la morale. Au nom de « la grâce », ils se croient tout permis. « La loi » n'existe plus pour eux. Il en est d'autres chez lesquels la morale tue la religion. Au nom de la conscience, ils suppriment le Dieu vivant. L'au-delà n'existe plus pour eux. C'est dans ce dernier travers que sont tombés les promoteurs du « mouvement moral américain. »

Persuadé que « l'esprit du siècle s'est détourné de la théologie pour se porter vers la morale, » M. F. Adler, fils d'un rabbin de New-York, a fondé une société qui a pour « premier et unique objet, le perfectionnement moral. » Son exemple a été suivi par plusieurs autres et il existe actuellement des « sociétés morales » dans beaucoup de villes des Etats-Unis.

Ces sociétés ont leurs « services » réguliers avec lectures, chants

[1] *La religion basée sur la morale.* Choix de discours publiés par les sociétés pour la culture morale, traduits en français avec l'autorisation des auteurs et précédés d'un aperçu de l'histoire du mouvement moral, par P. Hoffmann, professeur à l'université de Gand. — Paris, 1891.

et discours. Le volume que nous annonçons contient douze discours d'auteurs différents. Ils forment une caractéristique générale du « mouvement moral. » C'est un essai de transformer en religion la philosophie de Kant, moins les postulats de la raison pratique qui sont des hors-d'œuvre inutiles. Pour être exact, le titre devrait porter : « La religion remplacée par la morale » ; car ce livre n'est ni plus ni moins qu'un projet d'enterrement de première classe de toute *religion*. La morale conduit le deuil. Si au moins elle était « tout de noir habillée ! » Mais au contraire, elle jubile, elle délire, elle triomphe avec autant d'insolence que d'ignorance. Voyez plutôt!

I

La religion, arrière-grand'mère du « mouvement moral », a fait son temps. « L'ancienne foi est complètement insuffisante pour les lumières et les connaissances actuelles. Les vieilles religions ne nous servent plus. »

L'expression Dieu n'est « qu'une métaphore », un synonyme du « bien ». On devrait l'appeler « l'unité suprême, l'incompréhensible, l'inconcevable, *ce en quoi* nous avons la vie, le mouvement et l'être, la vie universelle », etc. Il s'ensuit « qu'il faut rejeter toutes les formes de religion qui sont basées sur la conception d'une personnalité de l'être divin » (170). L'on va jusqu'à déclarer que « la doctrine d'un Dieu qui nous aime est antisociale et contraire aux intérêts des pauvres et des opprimés « parce qu'elle retarde l'avènement de la fraternité universelle » (221).

Adresser une invocation ou un culte à cette puissance invisible par laquelle nous vivons, c'est de la témérité. « La prière n'est qu'une dépense inutile d'énergie humaine. » Bien plus, « prier le Dieu inconnu implique un double péché : d'abord c'est manque de confiance dans le caractère bienfaisant de cet ordre par lequel il s'est manifesté et qui subsiste, que nous priions ou non; ensuite, c'est désespérer de notre faculté d'agir comme causes immédiates et de produire nous-mêmes les effets que nous désirons » (72).

Conclusion : « Le christianisme se dissipe et s'en va..... et les vieilles idées de miracle, de prière et de Providence disparaissent. » La seule chose nécessaire, c'est « l'idée de l'unité. »

Que c'est clair pour les simples et les petits! Que c'est doux et précieux pour les pauvres et les affligés! Que c'est consolant pour les malades et les mourants !

II

Nous pensions qu'en fait de morale, l'évangile du Christ avait dit le dernier mot, donné la loi suprême, posé la règle d'or : « Tu aimeras.... l'amour est l'accomplissement de la loi. » Erreur ! c'est là un point de vue dépassé. « Jésus ne nous fournit pas une base assez large et étendue pour le présent et l'avenir. Le code de l'humanité a besoin d'être revisé. Les règles du devoir telles qu'elles ont été formulées par les grands précepteurs religieux du passé ne suffisent plus aux conditions modifiées de la société moderne. Jésus-Christ n'est plus le Seigneur et le Maitre. » Et c'est là un bien, car « l'humanité ne peut pas porter éternellement ses vieux vêtements ; de même qu'elle quitte les vieilles églises, de même elle quitte les vieilles religions..... Nous ne pouvons plus penser comme la Bible voudrait nous faire penser ; nous ne pouvons plus croire et espérer comme Jésus et les apôtres voudraient nous faire croire et espérer ; nous ne pouvons plus vivre et agir comme ils nous commandent de le faire.... Toute la Bible est ce que les Allemands appellent « ein überwundener Standpunkt » (108-111).

Est-il besoin de dire après cela que les apôtres de la morale indépendante considèrent le mal comme nécessaire, qu'ils ne croient pas au péché individuel, à sa puissance, à sa gravité, à sa culpabilité ! Ils déclarent que « les enfants n'ayant pas l'esprit faussé par l'égoïsme de la vie, ont en général le jugement moral sain et délicat, » qu'on peut « voir en eux l'image encore pure de l'humanité. » Ils divisent les hommes en quatre classes : les pauvres, les malades, les affligés et les pécheurs, qui se sont « déshonorés par une grave chute » et qui gémissent sous « le poids du crime. » Enfin ces Messieurs trouvent « regrettable qu'on n'utilise pas mieux le désir que nous avons de paraître nobles et purs ! Le « moraliste » Machiavel avait dit : « L'essentiel est de paraître bon, mais de savoir au besoin ne pas l'être. » Et Tartufe s'écriait :

> « ... Le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
> Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
> Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. »

Notre expérience morale nous a conduit à répéter avec saint Paul : « Malheureux que je suis...! » L'expérience de ces Mssieurs leur fait considérer ce cri comme « un blasphème contre la nature morale de l'homme. » Et ils s'écrient : « Jeunes gens ! vous pouvez

être tempérants, vous pouvez être droits, cela dépend de vous, vous en avez le pouvoir en vous-mêmes..... Il se peut que vous soyez pauvres et ignorants, même intempérants et malhonnêtes, mais ne permettez à personne d'oser dire que vous êtez incapables, sans invoquer le secours divin, de surmonter toutes les tentations » (249).

On le voit, nous avons là un système d'intellectualisme moral qui rappelle fort celui de Socrate. Le mal, c'est l'ignorance. Pour faire le bien, il suffit de le connaître. « Qu'une religion s'élève qui ose prendre l'homme par ses meilleurs côtés, qui l'exhorte à la justice, à la générosité et à tout ce qui est grand, seulement parce que ces choses constituent sa véritable vie, et je crois que le monde sera étonné de la réponse » (196).

III

Nous serions injuste si nous n'ajoutions qu'un souffle de pur moralisme traverse souvent cette utopique « religion » de l'avenir. A ce point de vue ce livre est bienfaisant, et le mouvement qu'il caractérise singulièrement sympathique. Dans notre siècle de matérialisme déterministe, il est salutaire d'entendre affirmer hautement le sérieux de l'obligation morale et la puissance de la volonté. En présence de la mort spirituelle et morale qui paralyse en général l'Eglise de Dieu, on ne peut s'empêcher de souscrire à des pensées comme celle-ci : « La religion, de nos jours, l'orthodoxe aussi bien que l'autre, ne se compose en grande partie que d'une sorte de banquets spirituels où l'on se donne la liberté de toute espèce de beaux sentiments et de belles phrases, mais après lesquels la vie est aussi plate que jamais. »

En somme, ce livre pourrait nous donner une petite idée du christianisme américain. Il y apparaît comme cette religion formaliste, dont parle Vinet, qui pour s'être dépouillée de son principal caractère, la saveur morale, cachet authentique de sa divinité, est devénue un faisceau de dogmes vieillis sans portée sur la vie morale de ceux qui les professent. Mais il se pourrait que ce tableau résulte de l'ignorance des fondateurs du « mouvement moral. » Quelques-unes de leurs affirmations au sujet de la doctrine et de la morale chrétiennes sont des caricatures qui dénotent une telle absence de compréhension que l'on est tenté de fermer le livre avec indignation. D'autre part, le sourire vient sur les lèvres quand on nous présente comme des découvertes admirables de la charité « morale » l'institution des sociétés de travail en faveur des pauvres,

l'organisation de visites et de secours aux malades, l'établissement d'écoles enfantines « où l'on fait usage de fables, de légendes et d'histoires contenant des leçons morales » , d'union de jeunes gens, d'habitations ouvrières dont « les actionnaires sont convenus de se contenter d'un revenu de 3 ou 4 %, » etc..

Cette ignorance ne serait-elle pas le châtiment de gens qui, en s'isolant dans leur cabinet d'étude, comme certain rat dans son fromage, ont perdu tout contact ou ne sont jamais entrés en contact avec l'Eglise du Christ? Plongés dans leurs pensées antithéologiques, ils n'ont pas vu le travail accompli pour le salut des âmes et le soulagement des misères humaines. Arrêtés dans le passé, ils combattent contre des fantômes, élaborent des programmes, écrivent des discours..... et perdent leur temps.

Quoi qu'il en soit, nous croyons que ce livre nous donne un avertissement bon à recueillir. On entend crier de toutes parts aujourd'hui : le dogme, c'est l'ennemi ! C'est lui qui a voilé la face du Christ ! C'est lui qui a défiguré l'évangile ! C'est lui qui a divisé l'Eglise ! C'est lui qui a éloigné de la foi les hommes intelligents ! C'est de lui que vient tout le mal ! Haro sur le baudet ! Ainsi dit, ainsi fait. L'on sabre de ci, l'on sabre de là..... et, si l'on n'y prend garde, en sacrifiant tous les éléments positifs de l'évangile, on arrivera au moralisme idéaliste des « sociétés pour la culture morale » ..... en attendant qu'on les dépasse.

A titre de repoussoir, nous recommandons la lecture de ce curieux volume.

ALF. L.

FRANÇOIS BOURDILLAT. — LA RÉFORME LOGIQUE DE HAMILTON [1].

Nous sommes un peu en retard pour donner aux lecteurs de la Revue une idée de cette publication posthume qui renferme dans ses quatre-vingts pages le produit d'un travail intense et une étude vraiment scientifique de la matière.

La biographie, trop courte selon nous, dont l'éditeur a fait précéder ce travail, nous apprend que l'auteur, né le 10 août 1867 et décédé le 18 juillet 1890, était étudiant à l'Ecole normale supérieure de Paris lorsqu'il le composa. Ce n'était pas son premier essai, car il avait, entre autres travaux littéraires ou philosophiques, fait une

[1] *La réforme logique de Hamilton*, par François Bourdillat. — Paris, librairie Hachette & Cie.

leçon sur la *siris* de Berkeley qui témoignait de l'étendue de ses recherches et de sa compétence dans ces matières.

C'est que Bourdillat n'étudiait pas en amateur, mais en travailleur consciencieux. « Il n'aimait pas l'originalité facile et prématurée. Il tenait à être maître de sa pensée le jour où il devrait faire une œuvre personnelle, et il était convaincu qu'on ne peut dire quelque chose de nouveau que quand on sait ce que beaucoup d'autres ont dit avant nous. » Ces lignes caractérisent Bourdillat et son opuscule, qui mérite bien le titre de traité scientifique pour le fond et pour la forme. Si le style c'est l'homme, la clarté, la simplicité, la facilité de l'exposition, la sobriété du langage révèlent dans le jeune auteur l'homme, j'allais dire le professeur qui sait ce qu'il veut dire et comment il faut le dire. Et quant au fond, l'ordonnance du sujet, la variété et l'abondance des recherches, l'indépendance de la pensée, la tranquille sûreté du jugement et de la critique, dénotent un caractère sérieux, une activité consciencieuse et une maturité d'esprit bien rares à 22 ans.

Voici comment l'auteur lui-même introduit son travail :

« Ç'a été pendant longtemps un lieu commun de dire que la logique formelle n'a point fait de progrès depuis qu'elle existe, et qu'elle a, du premier coup, atteint son développement parfait. Il est vrai que, jusqu'à notre époque, elle est demeurée à peu près intacte, sans recevoir autre chose que des corrections de détail ou des accroissements sans conséquence. Dans notre siècle toutefois, et presque de nos jours, un certain nombre de logiciens anglais, dont le premier et le plus grand est Hamilton, se sont proposé de compléter et même de renouveler l'œuvre d'Aristote. Celui-ci, s'il faut en croire Hamilton, n'a pas poussé jusqu'au bout son analyse ; « par une inadvertance qui nous étonne de sa part, il s'est » arrêté prématurément et a commencé sa synthèse avant d'avoir » complètement passé au crible les éléments qu'il s'agit de com- » biner. Le système, qui sans cela se serait développé de lui-même » avec ordre et unité, a été construit laborieusement et imparfaite- » ment avec force limitations, corrections et règles, qui en altèrent » la symétrie et en ont grandement diminué l'utilité. »

» Compléter et simplifier l'ancienne méthode, placer la clef de voûte à l'édifice construit il y a deux mille ans par Aristote : voilà donc le but que se propose Hamilton.

» Voici quel est le point de départ de sa réforme : considérer la compréhension et l'extension non seulement dans les concepts, mais

encore dans les jugements et dans les raisonnements; et distinguer par suite des jugements en compréhension et des jugements en extension, des raisonnements en compréhension et des raisonnements en extension; enfin et surtout *quantifier le prédicat* dans les jugements en extension, c'est-à-dire attribuer une quantité au prédicat comme au sujet, déterminer l'extension du prédicat comme celle du sujet.

» C'est cette réforme et ses importantes conséquences que nous allons examiner, nous proposant d'en rechercher d'abord les origines dans l'histoire de la logique, d'en exposer les points principaux d'après les textes mêmes de Hamilton, enfin d'en apprécier la valeur. »

L'ouvrage renferme donc trois parties sur chacune desquelles nous dirons quelques mots. La première partie ou la partie historique (pages 5-15), bien que la plus courte, est néanmoins un chapitre intéressant de l'histoire de la logique et renferme des détails précieux et en partie nouveaux sur les logiciens qui ont comme préludé à la réforme voulue par Hamilton, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre : Laurent Valla, Coronel, Caramuel, Derodon, Gottlieb Gerhard Titius, Godefroy Ploucquet, Lambert, Condillac, Ulrich, Destutt de Tracy et enfin George Bentham.

Voici la conclusion de cette partie historique: « Si donc l'on demandait qui a le premier attribué une quantité au prédicat comme au sujet, dans la proposition, nous devrions remonter jusqu'à Laurent Valla, et si l'on demandait ensuite qui a le mieux prévu les modifications nombreuses qu'une semblable théorie devait amener dans la logique formelle, nous dirions que c'est Louis Coronel. »

La seconde partie (pages 16 à 59) est naturellement la plus longue puisqu'elle forme la partie essentielle de ce travail.

Hamilton n'ayant pas réuni dans un seul ouvrage ses enseignements sur la logique, mais les ayant disséminés dans différentes publications parues de 1833 à 1852 (auxquelles il faut ajouter un ouvrage posthume sur la *Métaphysique et la Logique* publié par ses amis Mansel et Veitch) le mérite de Bourdillat consiste à réunir et ordonner ces enseignements dans une exposition aussi claire et courte que possible de la doctrine du maître.

Après avoir expliqué la définition que donne Hamilton de la logique comme « science des lois de la pensée en tant que pensée »

et avoir montré que ces lois se réduisent à trois: celles d'identité, de contradiction et du milieu exclu, l'auteur expose à grands traits la doctrine de ce réformateur de la logique, les innovations ou améliorations introduites dans la logique traditionnelle et les arguments fournis en faveur de la thèse principale de la quantification indiquée dans l'introduction. La troisième et dernière partie (pages 60-81), que nous nommerons la partie critique, contient soit un exposé des objections faites par divers auteurs aux enseignements de Hamilton, soit un examen indépendant et une appréciation raisonnée du système par notre jeune auteur.

Voici la conclusion à laquelle il arrive (pages 77, 78) : « De la réforme de Hamilton nous ne retiendrons donc qu'une partie : la distinction des jugements et des raisonnements selon les deux ordres de compréhension et d'extension; et nous rejetterons au contraire la quantification du prédicat avec la théorie nouvelle qui en résulte. Autant nous estimons juste la première de ces réformes, autant nous regardons la seconde, quelque séduisante qu'elle soit, comme inutile et fausse.

» Ainsi l'ancienne logique, la logique d'Aristote doit subsister dans ses parties essentielles. Mais l'œuvre de Hamilton ne pourrait-elle servir à fonder, en dehors de l'ancienne logique qu'il faut laisser intacte, une science nouvelle et plus générale? » (Page 80.)

Si Bourdillat, qui avait l'intention de traduire à nouveau Aristote, n'avait pas été enlevé à 23 ans à l'affection de ses parents, et à l'estime de tout le monde, il aurait, pensons-nous, résolu cette question par ses œuvres.

Mais, hélas! comme disent les Italiens: « morte fura i migliori. »

J.-J. PARANDER.

REVUES

REVUE PHILOSOPHIQUE

Mai.

E. de Roberty : Un point controversé de la théorie de la connaissance. — *G. Noël*: Noms et concepts. — *G. Dumas :* L'association des idées dans les passions. — Notes et discussions : *Th. Flournoy:* Activité psychique et physiologie générale. — *C. Plat:* L'intellect actif et les idées. — Analyses, etc. — Périodiques étrangers.